

Antoine Jaquier

# Tous les arbres au-dessous

Roman



## Du même auteur

AVEC LES CHIENS, roman, L'Âge d'Homme, 2015

LÉGÈRE ET COURT-VÊTUE, roman, L'Âge d'Homme, 2018

SIMILI-LOVE, roman, Les Poches du Diable, 2020

ILS SONT TOUS MORTS, roman, Les Poches du Diable, 2023

ISBN : 979-10-307-0576-8

© Éditions Au diable vauvert, 2023

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

*À la vie,*

*à la mort.*

Note de l'auteur : L'ayahuasca est considéré comme une drogue illégale dans de nombreux pays dont la France. En Amérique du Sud, il s'agit d'une médecine millénaire prodiguée par des chamanes dans un cadre thérapeutique.

# 1

Dix bornes me séparaient de la première habitation. Hurler au ciel m'avait bien éclaté, surtout la nuit, puis je m'étais habitué.

Autrefois la ferme était un alpage où les anciens faisaient paître leurs troupeaux durant l'été. Achetée en sale état, je l'avais retapée pour permettre à un couple de vivre en autarcie un an ou deux, le temps de me retourner, en cas d'effondrement du système ou si le conflit à l'Est faisait d'un coup tache d'huile.

Dans l'annonce, sa source d'eau était un détail bucolique mais c'est elle qui m'avait convaincu d'acquérir ce terrain. Qu'à moyen terme l'eau devienne notre bien le plus précieux ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Mes ancêtres avaient vécu des millénaires sans électricité ni eau courante, on n'allait pas me faire croire que j'en étais incapable. De plus, nous disposons aujourd'hui de connaissances scientifiques et techniques qui, du temps de *Kaamelott*, nous auraient fait passer pour des mages. Il suffisait de me remettre à jour mais il fallait le faire tant qu'internet fonctionnait et que mon voisin ne me logeait pas une balle dans le buffet si je m'approchais à moins de dix mètres pour parler jardinage.

Depuis les coups de semonce et les attentats des mercenaires de Poutine sur le sol européen, nous étions tous épuisés par cette menace couplée à ces vagues successives de pandémies auxquelles personne ne comprenait rien. Cyberattaques et coupures de courant paralysaient tout révélant l'abysse de notre faiblesse. Les gens devenaient fous, les ventes d'armes s'étaient envolées et plus aucune marque de vêtements ne déclinait une collection sans son volet paramilitaire. On oscillait entre aspiration au camouflage et espoir que tout pète enfin, tel un orage d'été clôturant la canicule assassine, rendant, malgré sa violence, l'air respirable pour un temps.

Dans ce contexte, accepter l'imminence d'une crise climatique majeure et définitive qui allait nous faire regretter les horreurs d'une bonne guerre à l'ancienne, c'était trop.

Plus question de l'insoumission ou de la rébellion de mes vingt ans – j'avais lâché l'affaire.

Le temps d'une cigarette aux chiottes de la boîte de com' pour laquelle je bossais, le monde avait changé. L'unique paramètre invariable était cette Raison marchande et son dieu Argent qui, tel un train des enfers, traversaient les décennies écrasant tout sur leur passage et contre lesquels il avait toujours été vain de lutter.

S'impliquer dans la promotion des énergies vertes comme je l'avais fait s'était avéré plus soursnois que constructif pour la planète. Le problème collectif étant insoluble, au final, viser l'autonomie et devenir indépendant était la seule option constructive et cela m'obsédait même. Pas besoin de *brainstorming* pour trouver le nom parfait à mon projet : Au revoir – merci.

Une fois propriétaire de la ferme, j'avais sur-le-champ ressenti cette incroyable bouffée de liberté et j'y avais, de manière compulsive, expérimenté mes apprentissages théoriques. Suivi chaque conseil des plus avisés. Le truc n'était pas de devenir spécialiste d'un domaine mais bricoleur amateur de chacun. Comment fonctionne un panneau solaire ? Une pompe à eau ? C'est quoi la faille de l'éolienne ? Ça fonctionne en petit ? Que pouvons-nous planter, et quand ? Et la bouffe, comment on la conserve ?

Le mythe raconte que pour la séduire Apollon offrit à la belle Cassandre le don de prophétie. Éconduit par la suite, Apollon lui cracha dans la bouche par

vengeance, lui retirant ainsi, à jamais, toute possibilité d'être crue. On parle encore aujourd'hui du syndrome de Cassandre. Qu'avions-nous fait à Pablo Servigne pour que ses mises en garde, qu'un enfant de six ans pouvait comprendre, ne percutent pas entre nos deux oreilles. Ce petit bonhomme en tee-shirt, à la voix douce et aux arguments scientifiquement irréfutables, avait posé le problème dès 2015 mais le système avait méthodiquement glissé sa parole sous le tapis. Surtout ne pas faire peur à la population. Des effondrements systémiques? Ce type est trop pessimiste, disait-on.

À la même période, Yuval Noah Harari avait quant à lui l'admiration du président et l'attention des puissants du moins le temps d'un selfie en sa compagnie. Mise en avant de ses livres par Obama lui-même. Harari y expliquait pourtant que nous vivions une époque où une petite partie de la population devait enseigner à ses enfants les mystères du code numérique, et l'autre, l'écrasante majorité, leur apprendre à courir vite et à viser juste. Les avaient-ils lus?

De mon côté je l'avais fait et, intimement convaincu de ne pas faire partie des élus transhumanistes et n'étant pas très bon dans le sprint, j'avais acheté des flingues. Inquiet face à ces miliciens qui s'organisaient aux quatre coins du pays, le gouvernement parlait de durcir la loi sur leur acquisition.

Du maniement d'armes à la réparation d'une bicyclette, j'apprenais tout. Nous devons réinventer la

roue, disaient mes maîtres. La traction animale était l'avenir des transports routiers.

Trouver des torches électriques rechargeables à la dynamo. Des médicaments à la date de péremption la plus éloignée possible. Des litres de désinfectant. Une agrafeuse à points de suture. Des bandages au mètre et même un tourniquet remplaçant de ce bon vieux garrot pour arrêter le saignement en cas de blessure grave.

Ma grande victoire a été, à défaut de morphine, le carton d'antibiotiques à large spectre acheté au black à la cantine des stagiaires en médecine de la Salpêtrière.

— Z'ont qu'à nous payer correc', m'avait dit le jeune homme alors que je m'inquiétais que le stock manque à son service.

Je ne ratais pas une occasion de venir dans les Vosges mais ma femme refusait de m'y accompagner. Elle se fichait de moi et de ma BAD, base autonome durable, et me reprochait à la moindre occasion le crédit pris pour l'achat de ce qu'elle considérait comme une ruine. Je lui faisais honte avec mes prophéties délirantes qui débordaient de partout dès que j'ouvrais la bouche. Ne comprenant pas que c'était la Création tout entière qui nous poussait vers la sortie, elle s'obstinait à donner sa confiance à ce gouvernement pour lequel elle avait voté et dont elle ne voyait pas les ficelles. L'appartement du VIII<sup>e</sup> arrondissement était selon elle notre seul vrai repaire. Jamais l'ennemi

n'oserait utiliser de bombe nucléaire et nos centrales sont bien gardées, disait-elle.

Depuis le verrouillage des centres et les exigences de passes plus tordus les uns que les autres, la ville nous protégeait de cette nature salissante et des pauvres des quartiers comme de ceux de provinces ainsi que de leurs maladies. La ville était le retranchement de ma compagne et de ses amis parfumés. Le métavers était leur espace de liberté. Les quitter n'était pas négociable.

Malheureusement pour le monde, les événements m'ont donné raison. Trop orgueilleux pour plier, le système a rompu. La maxime affirmant que neuf repas séparent la civilisation du chaos était à peine exagérée. Le jour où les pompes à essence d'Europe ont cessé d'être ravitaillées, un mois a suffi pour vider hôpitaux et supermarchés de leurs biens de première nécessité. Pas d'essence – pas de camion. Pas de camion – pas de chocolat. Très vite l'argent ne permettait plus d'acheter. Il n'en fallut pas moins pour découvrir que nous ne fonctionnions pas à flux tendu que pour les masques et le paracétamol, parfaitement dépendants d'un pétrole et d'un gaz que nous ne possédions pas. Apprenant hébétés, de la bouche de notre président, qu'une centrale nucléaire ne peut pas tourner sans hydrocarbure et que les réserves du pays, tant vantées lors des premiers vacillements, s'avéraient au final insuffisantes face à la réalité des besoins.

À lire la terreur dans les yeux de notre chef des armées ce jour-là, nous comprîmes vite que nous ne le reverrions pas.

L'Année des dominos, comme nous l'avons baptisée, nous avons vu tomber un à un les remparts de nos institutions jusqu'à la chute en cascade des référentiels et des fondements mêmes de nos systèmes de valeurs.

Lorsque les armes automatiques se sont mises à résonner dans les rues de la ville, ma femme m'a instantanément lâché pour fuir avec le Tout-Paris à destination d'une arche de Noé de luxe amarrée aux confins de la Norvège – paix à son âme sans doute. N'ayant ni cotisé à l'assurance Collaps, ni le rang social, et trente-cinq ans passés, je l'imagine sans peine refoulée à la porte du bunker flottant.

Je suis donc venu seul à la ferme. Dire que je n'avais pas le sourire en arrivant sur place serait mentir. J'avais dans le dos la dette de la bêtise occidentale envers la mémoire de dizaines de milliards de pauvres exploités sur quelques générations et, devant moi, l'éclatante démonstration du fait que j'avais eu raison de tenir tête à tous ces cons. Je me nomme Salvatore mais je préfère qu'on m'appelle Monsieur.

C'était une fin d'après-midi de printemps et le soleil de juin rasait le domaine de manière cinématographique comme dans un vieux film américain. La grange plantée près de la ferme avait des allures de baraquement duquel on voit souvent surgir le

monstre d'une série B. Les plantons repiqués au mois de mai avaient pris et le potager ressemblait à un jardin d'Éden en devenir.

Le porche de la maison principale fleurait le film d'époque et plus spécifiquement le western. Je n'arrivais pas dans *Autant en emporte le vent* mais bien dans *Deadwood*. Le temps de l'esclavage était derrière mais la servitude connaît de multiples formes et je ne me faisais aucune illusion : celui de la sueur ne faisait que commencer.

À mon arrivée, j'étais prêt et je croyais savoir à quoi m'attendre. Suite à une vie de pollution sonore, le silence représentait à ce moment un trésor à chérir de longs mois et suite à une indigestion de relations sociales et professionnelles, je pensais que cet exil me conviendrait à jamais.

Sur ce point-là, je me trompais.

Être absolument seul durant plusieurs années est une expérience que je ne souhaite à personne. Si au cours de cette période l'état d'esprit *retraite monastique* avait parfois eu du bon, le sentiment d'isolement, lui, avait mis ma santé mentale à rude épreuve.

Ayant toujours vécu en ville entouré de centaines de personnes, connues et inconnues, sympathiques ou détestables, ce désert humain était trop oppressant pour la structure de mon esprit.

Le fait de ne plus avoir de vis-à-vis me procurait une sensation très étrange. Je découvrais à quel point

mon identité de Salvatore était liée à ce que les autres me renvoyaient et aux rôles que je tenais dans mes groupes de relations sociales. Mon Moi était un peu la trace que j'avais inscrite au fil du temps dans la tête des personnes que j'avais côtoyées et le souvenir de cette trace s'effaçait de semaine en semaine.

Le *Qui suis-je?* me rendait fou. Même le détail du visage de mes proches s'effritait comme s'il avait été constitué de sable et que soufflait le vent.

L'unique chose qui me différenciait des autres animaux était mon temps de lecture quotidien. En dehors de cela, je n'étais qu'une créature de plus qui bricolait pour ne crever ni de soif, ni de faim, ni de froid. Même dans le miroir je ne reconnaissais pas le visage que j'avais offert en pâture au monde civilisé. Sans doute avais-je perdu dix kilos alors que je n'étais pas gros. Je devais donc être maigre mais mon corps s'étant renforcé dans sa musculature profonde, je n'en avais pas l'impression non plus, physiquement, je me sentais puissant et fort.

Le domaine disposait de suffisamment de terrain cultivable et, si l'élan me prenait et que je parvenais à m'en procurer, j'avais aussi la place pour élever quelques bêtes. La forêt l'entourait sur trois cents degrés et seule une ouverture non boisée, sorte de boulevard de prairie cramée par le soleil, filait vers la colline en prolongement de la grange. Vu du ciel, mon royaume devait ressembler au logo d'un bouton *Power* avec sa circonférence incomplète et la barre

qui s'en échappe. Dans sa continuité, cette colline, bien que dépouillée, verrouillait mon périmètre de sécurité et nous préservait du regard extérieur là où les arbres ne le faisaient pas.

Bien emmitoufflé dans la jungle vosgienne, le domaine m'avait convaincu d'être, lors de ma première visite, la planque absolue. *The Beach* d'Alex Garland truffée de conifères. *Le Village* de Night Shyamalan abandonné par ses habitants. Seul un drone aurait pu me localiser mais qui perdrait son temps à chercher là où rien n'est censé être. Je n'étais relié ni au réseau électrique ni aux eaux usées. De plus, qu'il restât quelqu'un pour s'intéresser aux images captées par les caméras de surveillance mobiles et immobiles était loin d'être sûr. Je ne savais ni si l'Europe s'était relevée, ni si le reste du monde avait suivi sa chute ou au contraire s'était renforcé, et si c'était le cas, à quel point les cartes de la géopolitique avaient été rebattues.

Certaines de mes lubies servaient d'exutoire à mes angoisses existentielles. Par exemple, la distance séparant la forêt de l'habitation était une préoccupation exagérée qui témoignait de ma personnalité sur le fil. Même si elle demeurait à première vue respectable – une centaine de mètres – j'aurais mis ma main à couper que lors de mon emménagement elle était bien plus grande. Le double, me disais-je parfois. N'ayant jamais eu de plans de cadastre et

encore moins pris le temps de mesurer quoi que ce soit en arrivant, pas moyen d'en avoir le cœur net.

Dans mes périodes de parano, ce désagréable sentiment d'oppression m'étreignait à chaque fois que je passais le seuil de la cuisine et avançais sur la terrasse. C'était comme si la forêt rampait contre la ferme, et ce, de tous côtés. Mue par une force inéluctable, la masse des arbres de la région semblait décidée à m'envahir. Les jours les plus sombres, j'imaginais que vu d'en haut le bouton *Power* de mon domaine ressemblait à une corde de pendu dont la boucle se resserrait pour au final m'étouffer.

Évidemment je connaissais la tendance de la nature à reprendre ses droits et le besoin d'élagage régulier pour ne pas se faire boulotter. N'empêche que l'impression de soudaineté du phénomène créait en moi un profond malaise.

C'est en cette période déjà compliquée que j'avais découvert qu'un autre grand prédateur avait réinvesti ce territoire et ce n'était pas le chat.

On n'observe jamais suffisamment la nature alors que de son côté elle ne s'en prive pas. Il avait fallu que je craigne me faire happer par la forêt et que je focalise sur elle pour m'apercevoir que des loups la peuplaient. Une meute, au moins, rôdait dans les environs.

Certes, il m'avait déjà semblé en entendre hurler la nuit mais voir un loup, c'est autre chose. Le temps s'arrête et le doute n'est plus possible. Se retrouver

nez à nez avec un de ces gitans quadrupèdes en lisière de forêt vous marque à vie. Et cela se produisit pile à l'instant où je découvrais, en comptant mes pas, qu'une fois de plus le domaine ne rétrécissait que dans ma tête.

Assis sous un gigantesque érable sycomore, le vieux loup gris et noir devait m'évaluer depuis un moment déjà alors que j'avancais tête baissée. Lorsqu'enfin je le vis, il n'était plus qu'à deux mètres et cela me fit l'effet d'un coup de poing dans le thorax. Malgré l'effroi de la surprise, mon regard se perdit dans le sien et c'est l'ensemble du massif des Vosges qui avait planté ses yeux dans les miens. Peut-être même les Alpes et le Jura. Ces milliers d'hectares de nature profonde sondaient mon âme de grand destructeur.

Jusque-là, je n'avais porté attention qu'à la faune que je chassais et totalement ignoré le reste, *ce qui ne se mange pas*. Il allait en être autrement dorénavant.